

IMAGES/

Photo/ Isabelle Le Minh, le grain détournement

Formée à l'argentique, l'artiste, présentée à Paris, questionne avec humour et recul l'histoire de la photographie et la place du numérique.

Mais où est donc passé le type qui levite au-dessus d'une flaque derrière la gare Saint-Lazare, dans l'une des plus célèbres photos d'Henri Cartier-Bresson ? Sur le tirage, son ombre a aussi disparu... Et le petit cycliste qui pédale à toute berzingue dans les ruelles d'Hyères ? Et la minuscule silhouette fé-

minine qui sautille dans le village de Sifnos en Grèce ? Toutes ces figures se sont littéralement évaporées des clichés du maître français. Évanouies, comme si « l'œil du siècle » avait foiré sa photo, déclenchant un peu trop tôt ou un peu trop tard. Et si le Leica d'Henri-Cartier-Bresson avait loupé ses « instants décisifs », la face de la photographie en aurait-elle été changée ? Il resterait peut-être ces clichés sans âme qui vive, graphiques, un peu banals que l'on voit à la galerie Christophe Gaillard. Ils sont signés Isabelle Le Minh, l'auteure des rapt, qui présente une exposition de dix ans de travail.

«**Taquinerie**». La série s'intitule «*After Cartier-Bresson*» et date

de 2007. A l'époque, pour la jeune photographe, il fallait bien faire la peau au père de la photographie humaniste, mort trois ans plus tôt. Dans cette série où elle gomme des morceaux d'image, Isabelle Le Minh montre avec malice que la révolution numérique rebat les cartes – techniques, historiques et esthétiques – de la photographie. Et face à cette bourrasque que sa génération prend en pleine figure, il y a plusieurs options : tout envoyer promener ou définir de nouvelles règles du jeu. C'est cette dernière voie que choisit Isabelle Le Minh, diplômée de l'école d'Arles en 1996 et formée à l'argentique. A la galerie Christophe Gaillard, l'exposition «*Before Something New*», – notez l'absurdité tautologique du titre – rassemble œuvres récentes et anciennes sous la grande verrière. Depuis la série «*After Cartier-Bresson*», la photographe travaille avec le même fil conducteur : questionner l'histoire de la photo, ses œuvres, ses artistes les plus célèbres (Boiffard, Ed Ruscha, Sugimoto, Bernd et Hilla Becher) et même ses théoriciens (Walter Benjamin, Susan Sontag...). Un brin moqueuse, Isabelle Le Minh a capturé dans sa chambre noire des paysages noir et blanc dignes des marines d'Hiroshi Sugimoto (*Darkroomscape*, *After Hiroshi Sugimoto*, 2012). L'illusion est bluffante : dire qu'il suffit de rester chez soi pour faire des chefs-d'œuvre ! Dans la même veine, la typologie des vieux objectifs d'appareils photo arrangés à la manière de Bernd et Hilla Becher (*Objektiv 3*, 2015) est à la fois nostalgique, ennuyeuse et comique, pointant les limites des classements, comme une perversion pour geeks de la photographie. «*Ce sont des œuvres très importantes dans mon parcours, qui m'ont "construite" et qui m'habitent. La réappropriation est pour moi un moyen de les questionner en les emmenant ailleurs, et finalement d'instaurer avec elles une familiarité qui me permet de les habiter à mon tour*», explique l'artiste en transit à Paris, bientôt repartie à la Villa Kujoyama au Japon où elle est en résidence.

Isabelle Le Minh considère ses réappropriations «*comme une taquinerie que l'on adresserait à un ami*». Peut-être y a-t-il aussi une dimension spirituelle dans ses images qui cherchent à convoquer par l'absurde l'esprit des artistes admirés ou celui des acteurs majeurs de la discipline. Ainsi, le fantôme du fondateur de Kodak, Georges Eastman (1854-1932), plane sur l'exposition : Isabelle Le Minh a photographié, à l'aide de pellicules Tri-X (les célèbres films noirs et blancs), les ruines des usines Kodak à Rochester, terrassées par le numérique. Suite à un accident de scan, étrangement, la couleur s'est invitée dans ses images comme si l'esprit de l'Américain s'était manifesté. Isabelle Le Minh en a fait des diapositives géantes, drôles d'objets précieux, imprimées sur de la soie.

Rembobine. Non loin de ces tableaux disproportionnés, on découvre un gros plan de particule d'argent – principe actif de la photo argentique (*Silver, After Alfred Ehrhard*, 2019) qui ressemble à une racine rabougrie, mais aussi un orgue mécanique qui lit une partition numérique, tandis qu'au mur deux imprimantes crachent les textes théoriques de Nicolas Bourriaud et d'Henri Focillon, façon *upside down* de la critique d'art (*Vie des formes de vie, forme de vies des formes*, 2019). Comme un ruban de Moebius, les questions autour de la photographie sont infinies : «*Avec le numérique, on passe son temps à dire que quelque chose s'est arrêté, alors qu'il y a toujours des choses à réinventer*» souffle-t-elle. Sa monographie, *After Photography and Beyond*, inspirée de la mise en page de l'*Encyclopédie Time Life* (bible désuète des étudiants de l'image), vient de paraître aux éditions Dilecta.

Il est toujours question d'avant et d'après chez Isabelle Le Minh, qui débobine et rembobine le film de la photographie comme une randonnée postmoderne. De formation scientifique, l'artiste a été «ingénieur-brevet» – chargée d'évaluer les demandes de brevets dans un domaine technique – et confrontée à la bureaucratie : «*C'est cela qui m'a probablement amenée à aborder l'art et la vie avec une certaine dérision*, explique-t-elle. Finalement, je crois que j'aime bien jouer le rôle de l'idiot qui regarde le doigt du sage en train de montrer la Lune.» Voilà une mission sérieuse qu'elle traite en boucle avec espièglerie, tel un serpent se mordant la queue.

CLÉMENTINE MERCIER

BEFORE SOMETHING
d'ISABELLE LE MINH à la New Galerie Christophe Gaillard (78003), jusqu'au 12 octobre (interruption du 24 septembre au 4 octobre).



Série «Trop tôt, trop tard (*After Henri Cartier-Bresson*)», 2007 d'après la photo de Cartier-Bresson. PHOTO ISABELLE LE MINH GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD ADAGP



Sans titre, 2019. Les usines Kodak à Rochester. PHOTO ISABELLE LE MINH. COURTESY GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD ADAGP

